

Zaineb Hamidi

Ci twa oci ta l pur vie FB clic sr "j♥"

Nous avons abordé récemment la question du nomadisme, dans une dimension psychique, et la virtualité et le progrès informatique ont vu naître ce que l'on appelle le nomadisme numérique, désignant une mobilité permise puisque tout ce dont on a besoin est disponible grâce aux médias numériques que l'on peut synchroniser entre eux. Le virtuel en attente d'être lu, par un simple clic s'actualisera.

Il ne peut y avoir de dyade sans tiers, limite qui sépare et qui lie dans le même temps deux éléments. Nous ne parlerons que de triade, puisque même si la limite est du vide qui distingue comme elle confond, comme dirait JCVD, « 1+1 = 11... et quand ça fait 1 c'est beau... ». Dans nos travaux de recherche nous postulons que la chaîne signifiante qui permet au sujet ses possibilisations (possibilités de rendre possible), se décline selon trois niveaux non hiérarchisés, chacun spécifié par une forme triadique :

- Contenu manifeste/contenu latent/contenu virtuel
- Présence/absence/potentialité
- Signifiant/signifié/être-au-monde

Si, toi aussi, par le filet virtuel que tu as lancé sur la *Vague* pour captiver un Autre que tu ne reconnais pas dans ton autre réalité, tu parviens à te construire un Idéal de lien et une Vie Idéale, original reflet de ton esprit et de ton âme, dépourvu des souilles de l'Autre dont tu te fais désormais le seul représentant, alors indique-moi par un simple bruit absent, un geste imperceptible mais qui laissera son empreinte, que dans ton originalité, tu apprécies et te reconnais dans la mienne. Du transfert que de l'amour pour un savoir certifié, de l'échange que par le partage, du langage sa part de Réel, du fantasme sa part collective, de l'Autre sa propre projection, de l'expérience de vie ne reste plus que des représentants flottants, vides de sens en attendant un acte d'interprétation. Et si la rencontre est mauvaise, on efface tout, et on recommence.... Que permet le Virtuel que le Réel du nœud ne permet pas mais *auteurise* ?

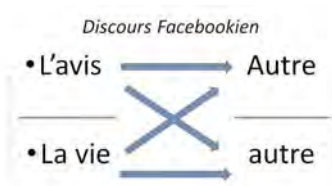
Quand j'ai parlé autour de moi de cette conférence, je disais « j'interviens sur Facebook », et beaucoup m'ont dit, « comme une visioconférence par écrit ? »... Non, non, cela aurait été un tchat, rien de bien original. Facebook comme thématique, prétexte à la parole, moyen d'être virtuellement au monde ?

La vie¹ c'est n'être pas mort. La vie, comme la mort, ne peut être représentée autrement que par son expérience. La vie se ressent donc par les impressions d'être en vie, de vivre. Ces impressions peuvent être données par son dynamisme, le fait d'être animé, donc une évolution, une non-fixité.

¹ Dictionnaire virtuel en ligne, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales en ligne.
URL <http://www.cnrtl.fr>

La vie inscrit donc dans la temporalité quiconque en est animé. Un début qui convoque une angoissante fin. La vie est témoinnée par ce petit moment de suspension spatio-temporelle ou de fixation, cristallisation d'une énonciation dont on ne peut saisir, parfois, que le dit. La vie est insaisissable en ce sens que tout ce qui n'est pas dit sans être inexistant est méprisé par l'entendement. La vie, dans sa durée, est le temps de son utilisation, de ce que l'on en fait. Façon de vivre, manière de remplir le temps de l'être... la vie serait donc un creux à remplir. Dans son humanité, chacun tentera de conjuguer au mieux avec ce Réel de la non-justification de l'être. Comment mettre en mot ce qui ne peut être mis en mot, ce qui n'est pas et nous fonde ? Vivre, c'est être-au-monde, à l'autre, à soi, même dans l'absence.

Une pure vie, n'est pas une vie pure ! Une pure vie, c'est une vraie vie, Réelle, propre à décliner dans tous les sens du terme : à soi, dans une appartenance exclusive et dépourvue de traces, de souilles, délestée de tout ce qui est étranger à elle, à comprendre, tout ce qui est de la vie (l'avis) de l'autre (Autre) – A (a) utre. Son propre message tel qu'énoncé avec toute l'énonciation médite, tue, sans inversion ni distorsion, sans interprétation qui dénoncera le non sens de toute justification. Une pure vie, ce n'est pas l'expérience de la vie, mais la vie elle-même, sans figuration même dynamique, telle qu'elle, Réel que l'on appréhenderait sans symbolique, sans Imaginaire, sans même son aspect traumatique qui est déjà une construction... Mais comment alors ?



Facebook : réseau social...

Réseau : entrecroisement filaire qui capture, emprisonne... Et quand il est social, captive-t-il ? Fascine-t-il ? Suspendant le temps ou le fixant, rappelant alors l'impression d'être en vie ? Le réseau entrave, de l'homme, sa liberté, impacte la personnalité, le masque social, carcan que l'on revêt pour s'offrir au monde. Le réseau, toile, nous rappelle à James Joyce et son Stephen *Ulyssien* « tisse, tisseur du vent ».

Social : IV^e siècle avant J.-C., nom du conflit entre Athènes et ses alliés de la 2^e confédération athénienne ; I^{er} siècle avant J.-C., nom du conflit entre Rome et ses alliés italiens... social, guerre civile, conflit interne...

Réseau social : toile qui captive le regard d'un Autre par l'exposition virtuelle de ses conflits internes inconscients ?

Facebook, fesse de bouc ou face de book pour les plus pudiques... Le livre du visage ? Un livre de visages ? Dévoilement de toutes les facettes de soi ? Ou lieu de réunion d'*alter egos* différents ?

Facebook : Société virtuelle...

Réseau : entrecroisement de voies de passage, de communications, qui tisseront, dessineront une cartographie à partir d'un centre révélé. Interconnexion de différentes voies de transmission, lieu d'interférences, de filtre... communauté commerciale ou clandestine...

Social : interaction qui renvoie à l'activité sociétale des hommes. Communauté fonctionnant sous des règles strictes, paramètres de confidentialité, conditions d'utilisation... Et partageant une réalité commune qui naît de la division communautaire.

Réseau social : vivre ensemble par des interactions rythmées au temps des clics et tapotis sur le clavier... Se dérober au regard de l'Autre en s'y exposant... Je ne regarde plus l'Autre qui me regarde, d'ailleurs il ne me regarde plus, il lit ce que je m'écris pour que l'Autre le lise... Nouveau compagnon de galère, nouvel allié dans ses conflits, nouvel allié de ses conflits...

Une horde dont chacun peut être le père... Chacun peut décider de qui doit virtuellement exister ou pas, et même comment... Chacun peut jouir de toutes les femmes et décider de partager, ou jouir seul et montrer à voir sa jouissance... Chacun décide de ce que sera sa vie Facebook : mur du son, mur des lamentations, mur extérieur ou intérieur, mur porteur ou de projection, murmures... les murs n'ont plus d'oreilles, mais une voix et des yeux... Demis Roussos : on écrit sur les murs le nom de ceux qu'on aime, des messages pour les jours à venir... Facebook : juste des mots qui s'enchaînent et qui sont libres de/à toute interprétation... : du pied du mur au pied de la lettre, il n'y a qu'un vide...

Nous avons la semaine dernière, abordé la question du nomadisme, dans une dimension psychique, la virtualité et le progrès informatique ont vu naître ce que l'on appelle le nomadisme numérique, désignant une mobilité permise puisque tout ce dont on a besoin est disponible grâce aux médias numériques que l'on peut synchroniser entre eux. Le virtuel en attente d'être lu, par un simple clic s'actualisera.

Il ne peut y avoir de dyade sans **tiers**, limite qui sépare et qui lie dans le même temps deux éléments. Nous ne parlerons que de triade, puisque même si la limite est du vide qui distingue comme elle confond, comme dirait JCVD, « 1+1 = 11... et quand ça fait 1 c'est beau... ». Dans nos travaux de recherche nous postulons que la chaîne signifiante qui permet au sujet ses possibilisations (possibilités de rendre possible), se décline selon trois niveaux non hiérarchisés, chacun spécifié par une forme triadique :

- contenu manifeste/contenu latent/**contenu virtuel**
- présence/absence/**potentialité**
- signifiant/signifié/**être-au-monde**

Le tiers sera ce qui permettra de passer de la linéarité à la discontinuité par incorporation et intégration du manque qui ne pourra pas être considéré comme du rien mais comme élément permettant le « jeu » par lequel tout mouvement restera possible. Une dynamique psychique et existentielle... C'est le « jeu », l'espace vide entre un élément et un autre, qui permet leur articulation et l'expression d'une certaine linéarité, mais simultanément intègre à cette linéarité une absence dont le contenu pourtant tu se révèle à qui y prête attention. Le temps continu est tel paradoxalement parce qu'il y a du rythme, présence d'absence, qui capte le sujet en se faisant écho de son propre rythme. La forme ainsi définie évoquera tant l'éternité que la finitude, toute deux s'exprimant en offrant au sujet un aperçu de ce qu'il est, ce qui lui échappera toujours. C'est bien parce que quelque chose de l'insaisissable persiste que la forme qui tente de s'en saisir sera par essence toujours en formation... Éternité. Facebook, le livre de soi à visage découvert ?

Que dirait Lacan de Facebook ? Et bien il suffit d'aller sur sa page et voir les graffitis et autres messages sur son mur laissés par ses « amis » et fans de tout pays. Il y partage ses vidéos, des liens qui parlent de et sur lui, de Freud et d'autres ascendants et descendants. Patrick Valas² héberge sur son site quelques vidéos et autres informations, et nous dit :

Quand les psychanalystes comprendront-ils que leur savoir, accumulé depuis le premier jour de son invention par Freud, et après lui par les milliers et milliers de patients entendus par des milliers et des milliers de praticiens, depuis plus d'un siècle, et dans toutes les langues du monde, ne leur appartient pas ?

C'est ainsi qu'il faut partager le savoir, tout le savoir... Mais pas que ! Il faut diffuser le plus largement possible et s'en suivent les commentaires, les « j'aime » par clic et si on n'aime pas, on ignore ou on commente... commentaires que l'on peut aimer, et si on n'aime pas... on commente !

Donner à offrir le savoir (ça-voir)... transmettre l'expérience *désubjectivée* car fixée non plus dans une écriture mais dans un écrit... ne pas trouver subsistance à son être autrement que dans le virtuel, pseudo-lien, pseudo-échange... pseudo-vie.

Nous allons résumer un témoignage de Herbert Leonard au sujet de Facebook que nous avons trouvé sur un blog et intitulé « *quand Facebook devient une psychanalyse* »³. H.B. avait arrêté d'aller sur Facebook pendant deux semaines. Il faut savoir que lorsqu'on a un rythme régulier de fréquentation, loupé une session, il y a un peu d'effet « Les feux de l'amour », on rate un épisode et on ne comprend plus rien à l'histoire... H.B. nous dit donc avoir repris ses activités : commenter, « liker », visiter les pages d'amis dont elle voulait avoir des nouvelles « faute de ne pas leur avoir parlé depuis [sa] fuite il y a environ deux semaines ». Elle remarque alors que FB était un refuge, une addiction défensive contre le vide qu'elle ressentait, et qu'elle remplissait ainsi par la vie des autres, l'avis des autres, la vie des Autres, l'avis des Autres. Cherchant à se faire une vie « plus cool », elle vivait donc sa vie par procuration (FB étant plus hygiénique que le vieux pain sur le balcon pour attirer les moineaux, les pigeons...), et se confrontant aux autres vies parfois enviées, elle se confortait dans sa conviction d'avoir une vie misérable, qu'elle confrontait alors à la misère des autres, parfois pire, parfois moins misérables. HB dit que son appareil photo, objet fétiche, lui sert à supporter sa difficulté à vivre et être dans le moment présent qu'elle fige dans une photo qu'elle pourra ensuite proposer à d'autres pour, dirons-nous, qu'ils lui prêtent les signifiants qui lui manquent pour faire avec une expérience de laquelle elle n'aura pas activement participé. Elle dit regarder ensuite nostalgiquement ces photos qui représentent un « fun » idéalisé. Et FB pour elle, c'est aussi un instantané de ses moments dont on ne profite pas tant qu'on les vit et dont on ne peut plus profiter quand ils sont passés... le manque à être, on ne peut faire et dire, même si dire c'est faire et que le faire est un dire... il manque toujours le « par ailleurs », le moment dichotomiquement opposé qui nous permettra de profiter du moment présent, de nous ouvrir aux champs infinis des nuances et de possibles, et de ne pas nous habituer. Thierry Paquot dit que le présent c'est un futur passé, nous disons que le présent n'existe pas plus que le futur. On ne peut être sûr que du passé, de ce que l'on aura été, futur antérieur toujours en tension et en intention vers un autre lieu où se dire autrement. Facebook. Souvenir et preuve de ce que l'on a, ce que l'on est, quand la preuve par soi se fait de plus en plus difficile toujours plus écrasé sous les carcans moïques. Dans la virtualité, l'inauthenticité nous rend authentique à nous-mêmes... inquiétante étrangeté.

HB dira qu'elle se cherche « une *standing ovation* par elle-même » parce que des autres, elle ne l'assumerait pas.

Se connecter virtuellement pour se déconnecter du Réel ? Pas si simple...

Slavoj Žižek se reposant sur Deleuze dira du virtuel qu'il est un deve-

3 URL <http://ecrirectunetherapie.wordpress.com/2012/04/09/quand-facebook-devient-une-psychanalyse/>

nir « qui existe sans être » et le Réel, insaisissable, résistant donc à l'Imaginaire et au symbolique, ne peut-on pas dire qu'il existe sans être jamais s'actualiser, ce que je deviens, je finis par l'être tant et si bien que je ne peux jamais devenir, mais toujours être, ce qui dans le passé aura été prédit comme futur n'était qu'une potentielle possibilité de soi.

Le virtuel rate sa mission de reproduire la réalité ou un pan d'elle, puisque ne révèle qu'une facette, et n'est pas une expérience. Par contre, effet de Réel, il croise le regard de plusieurs autres, morcellement d'un transfert...

Le virtuel est seulement en puissance, et pas en acte, c'est-à-dire est sans effet dans l'actuel. Pour Gilles Deleuze est virtuel ce qui n'a pas d'existence actuelle, mais un « état potentiel susceptible d'actualisation ». Le virtuel s'oppose à l'actuel (ce qui existe de manière concrète et tangible) et non au Réel. Le Réel, impossible, imprévisible, inattendu... se retrouve donc dans le virtuel, qui ne cesse pas de ne pas s'écrire... Le possible est latent et attend une écriture... Le virtuel existe en puissance est cesse d'être dès la mise en acte... par exemple, les réseaux sociaux...

Le virtuel c'est la potentialité du Réel qui ne pourra jamais s'actualiser autrement que dans le traumatique, par exemple, les sites de rencontre... Le virtuel c'est l'effet Canada Dry du Réel, c'est-à-dire un Réel sans effet, qui n'en a que lorsqu'il se matérialise...

Sur Facebook, on écrit comme on parle, on parle comme on pense... Généralement ça choque, sauf les lecteurs de James Joyce, qui, dans Ulysse, a réussi en tant que précurseur à écrire un livre Facebookien, à moins que ce soit Facebook qui ne soit Joycien...

Les modalités d'être-au-monde du sujet seront révélées par les effets de transfert, c'est-à-dire les effets de perte de la *lalangue* à l'épreuve de la langue parlée. James Joyce nous éclairera ici sur bien des points : par la forme même de son roman Ulysse, par les effets de traduction littéraires et psychanalytiques. C'est en s'interrogeant sur une capacité de Joyce de connaître le Réel, que nous avons lu le roman *Ulysse*⁴. Par son écriture, sorte de négation du langage car elle ne respecte pas les règles conventionnelles d'usage de la langue voire du discours, Joyce semble révéler par l'absurde des mots et de leur agencement, l'effet de perte transférentiel, donc l'énigme que contient et couvre le langage. Par ce vide, source d'équivoque, l'auteur pousse à l'errance, lire sans toujours comprendre, sans jamais savoir ce qui nous attend ou comment seront en fin notre rapport à l'œuvre et nos propres productions de perte. J. Aubert dira à propos de la recherche de Joyce qu'elle « vise à traiter au plus près une expérience. Elle n'est pas discours sur ou à propos de cette expérience »⁵. En inversant les rapports de l'énonciation et de l'énoncé, Joyce met en défaut le symbolique pour laisser se déployer une parole de Réel. Inversement comme Diogène, Joyce tentera par l'absurde de l'écrit, mise en forme d'une écriture, d'approcher de l'instant de l'existence, du moment de l'expérience. Lacan dira que « Stephen c'est Joyce en tant qu'il déchiffre sa propre énigme »⁶. FB, c'est soi tentant de déchiffrer sa propre énigme.

La relation transférentielle consiste à mettre l'Autre « en place de », le mettre à l'épreuve, et de voir ce qui tient, ce qui s'en dépose, et de ce fait ce qui se perd. Tout enseignement est transfert, tout exposé est transfert.

Toute réponse est un effet de traduction d'une parole, et toute traduction entraîne une altération du sens et donne naissance à d'autres équivoques que celle de la langue d'origine ; les expressions propres à une langue ne trouvent pas toujours d'écho dans la langue d'accueil ; Joyce qui voulait trahir le fonctionnement cognitivo-psychique de ses personnages, aura usé des mêmes

4 Joyce, J., 1922, *Ulysses*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2000. Joyce, J., 1936, *Ulysses*, éd. Gallimard (coll. Folio), 2004.

5 Aubert, J., et al., « James Joyce et la psychanalyse », dans *Savoirs et clinique*, 2005/1 n°6, p. 201-214.

6 Lacan, J., 1975-1976, *Le Séminaire XXII : Le Sinthome*, Leçon du 18 novembre 1975, éd. hors commerce de l'Association Freudienne Internationale, p.56.

néologismes et erreur d'usage qui pourront toucher chacun, subjectifs et qui n'ont de significations que pour celui qui les énonce ; Joyce aura privilégié la structure de l'inconscient comme langage au détriment de l'organisation et des codes de la langue ; l'inconscient peut-il trouver son sens par la traduction de ses manifestations ?

« Tisse, tisseur de vent ». Le but de la vie serait elle-même, vivre c'est activement être pour provoquer l'existence, le pas-de-côté ou le dépassement de soi qui nous permettrait ce double mouvement d'aller au-devant de soi mais aussi de se retourner sur soi, ce qui nécessite de ne pas s'enraciner dans l'immédiateté, moment du temps illusoire. Déposée dans un hors temps, dans le virtuel, l'immédiateté de ses pensées est déposée, et chacun pourra y revenir dans un autre temps et se réapproprier non sa parole, mais ses effets.

La vertu – possible sens étymologique du virtuel – que voudraient atteindre le philosophe et le sage le mettra en tension d'existence et le condamnera à toujours s'interroger sur lui-même.

La singularité de chacun réside dans ses capacités créatrices : praxis, savoir-faire, savoir-être, et même dans le savoir. En effet, la manière de créer par structuration, déconstruction, représentation, interprétation... *etc.*, fait coïncider énoncé et énonciation par leur sujet respectif qui se rejoint au moins asymptotiquement. Le dire et le dit réunis en même lieu, l'œuvre, la production, peu importe sa nature.

Le sujet, par son dit, pourra être représenté pour et par un Autre et ensuite à lui-même, car ce que le sujet peut saisir de lui-même ne sera que de l'ordre de la représentation, de la mise en mots ou en maux. Donc non par l'être mais par avoir une représentation de soi. L'être-au-monde et ses expressions seront donc mis en représentations imagées et imaginaires, en une identité et une personnalité qui voilera l'énigme de ce qui est en vrai, en y posant du sens et de la signification, mais qui donneront l'impression, le sentiment d'exister et de le faire par soi-même.

Pour aller plus loin, nous explorerons la lecture psychanalytique que fait C. Gaborit des aventures de Robinson Crusoë *écrites par lui-même*⁷. Cette formulation marquerait une rupture de lien et d'absence de parole signifiante, et en jeu dans celles-ci, serait un « refus des signifiants de l'Autre » et de la dépendance à cet Autre qu'une acceptation – *Bejahung* – imposerait. Plus exactement, ce qui l'aura intriguée est le titre de l'autobiographie, précisément cet ajout « *écrit par lui-même* » que l'on retrouve dans la version originale. Ne pas être dans la responsabilité de sa vie puisque refusant par là même « [d']écrire [son] histoire avec ce qui [lui] vient de l'Autre et [qu'il ne peut] que méconnaître »⁸. Non vraiment des signifiants de l'Autre mais de la dépendance à l'Autre qu'ils impliquent. Accepter d'« être » est accepté le fait « d'être » parlé par l'Autre, ce que le sujet peut comprendre comme une assignation à une place qui le définirait exclusivement. Cette position le placera sans lieu Autre de rencontre, et ainsi le condamnera à émerger dans une chaîne constituée toujours des mêmes signifiants et qui ne saurait l'engager dans une parole signifiante.

Gaborit notera qu'enfermés en eux-mêmes, ces sujets « non référés au phallus » mais « à rien d'autre qu'à leur jouissance » ne peuvent s'engager dans une parole véritablement signifiante, puisque ne sachant « à quoi consentir et à quoi renoncer ». Facebook serait-il une analyse virtuelle pour le sujet qui viendra y questionner le lieu de l'Autre et ce faisant expérimentera l'élaboration de sa propre histoire, une fiction originale à partir des signifiants de l'Autre qu'il peut consommer à souhait ?

⁷ Gaborit, C., *Robinson, ou comment vivre sans liens*, dans la revue *Cliniques méditerranéennes*, 72-2005.

⁸ *Ibidem*.

9 Benmakhlouf, A., L'identité :
une fable philosophique, éd. PUF
(coll. Philosophies), 2011.

Si le nom place le sujet dans le monde et le prénom au sein du système familial dans le désir parental, l'identité se donnerait comme place à la croisée de ces champs, dans le point de rencontre entre l'univers des possibles et celui maternel sécuritaire dont il est le centre. A. Benmakhlouf⁹ s'inspirant d'Alice au pays des merveilles, proposera que les différentes formes d'Alice sont des sortes d'instantanés de son être somato-psychique dont la somme ne formera pas un tout (p. 17). La seule unification possible se fera par la parole qui liera chaque instant de soi à celui qui le précède, ce que nous appelons chaîne signifiante et qui confère au sujet le sentiment de continuité, de cohérence et de mêmeté d'être. Lorsque chacun est donc confrontée à une fixation dans cette chaîne, quand la place du sujet reste immobile le figeant dans une réalité bien particulière, celui-ci se « projette » pour faire face à lui-même, dans ce que Benmakhlouf nomme « l'ombre portée de l'identité » (p. 18), c'est-à-dire la part d'obscur que porte l'identité, ce qui de l'identité ne peut être éclairé car elle se ferait obstacle à cet éclairage (exemple : se prendre soi-même en photo face à un miroir). L'identité correspond à une construction imaginaire de soi en fonction du regard de l'autre dont le sujet ne pourra jamais être sûr puisque ce ne sera qu'une réponse possible à l'énigme qui le fonde. FB, projection identitaire, est une autre réponse possible. Seul un Autre radical pourrait voir l'homme tel qu'il est et qu'il se présente, auquel le virtuel permet de croire.

Si nous nous appuyons sur l'idée de Quine reprise par l'auteur (p. 54), l'identité, c'est-à-dire la compréhension que l'on tente de se faire d'un objet, ne doit pas en passer par une attribution de sens ou signification mais doit reposer sur une traduction telle que nous avons parlé plus haut à propos de Joyce, à savoir un acte d'interprétation et de transfert, qui convoque au moins par l'absence ce qui ne peut être pris en compte. Ce phénomène peut être illustré par la langue arabe, à laquelle sont sensibles l'oreille de l'auteur et la nôtre : le verbe « être » n'existe pas, le qualificatif ou le nom étant accolé au pronom, séparé donc par un vide de la lettre, du verbe, faisant que le « Je » ne pourra jamais énoncer son être, dévoilé alors comme ce qu'il est : un représentant discursif.

Le présent est un leurre ; Le futur est une croyance ; Le passé est une œuvre d'art à partir de laquelle le sujet peut s'*auteuriser*... Facebook est un outil de parole comme un autre, il est ce que l'on en fait... « Je veux faire de ma vie une putain d'œuvre d'art » disait Sniper (groupe de rap français), alors « Ci twa oci ta l pur vie FB clic sr "j'♥" ».